

LA PROF ET L'ÉLÈVE

Juliette WARLOP
Journaliste

Commentaires de
Marie-Michèle CAUTERMAN
Collège de Marquette

C'est lors d'une flânerie dans le rayon pédagogie d'une librairie que je suis tombée sur ce livre, Prof de banlieue¹, signé d'Anne-Marie Vaillé² et de Juliette Warlop. Juliette Warlop, mais je la connais, je l'ai eue comme élève ! C'était il y a longtemps, dans les années 85, par là, à l'heure de mes premiers articles pour Recherches. Une bonne, une excellente élève, mais pas une de ces bêcheuses comme je les déteste, du genre de celles qui montrent bien ostensiblement que le cours n'avance pas assez vite pour elles, et qui préfère la moquerie à l'entraide. Non, Juliette, ce n'était pas ça du tout. Discrète, coopérative avec les profs comme avec les autres élèves, imaginative, intelligente et gentille.

J'ai ouvert le livre pour comprendre ce que signifiait cette cosignature, et j'ai eu l'explication : il s'agissait de « Propos recueillis par Juliette Warlop ». Mais, quel bonheur, le texte est précédé d'un avant-propos qui a remué mes souvenirs.

Je la laisse parler : le lecteur verra très vite pourquoi je lui ai demandé de republier (avec peu de modifications) son texte dans ce numéro sur l'hétérogénéité.

Élève, Anne-Marie Vaillé se demandait toujours ce qui pouvait bien se passer dans la tête d'un prof. Une question que, moi aussi, je me suis souvent posée, au fil

1. Edition n° 1, 1996.

2. Devenue depuis présidente du Conseil National de l'Innovation pour la réussite scolaire, au Ministère de l'Éducation Nationale.

des rêvasseries qui me menaient loin, très loin des sujets abordés en cours. Ce sont mes souvenirs d'élève qui ont guidé mes entretiens. Avec, en tête, toute la galerie de portraits des profs qui ont accompagné – avec plus ou moins de bonheur – mon parcours scolaire.

Oh cette galerie ! Je les vois, je m'y vois. On était en pleine rénov-coll³, ça bouillonnait à Marquette.

Je suis une privilégiée. J'ai eu des parents attentifs et impliqués dans l'école. Tout ce qui favorise un parcours scolaire sans heurts. Au moment de mon passage en sixième, ils avaient fait le choix de m'inscrire dans le collège le plus proche. Implanté dans une petite ville ouvrière du Nord de la France, il jouissait d'une fort mauvaise réputation.

C'est certain ! On a tout entendu, sur le collège (et ça ne change pas vraiment : Juliette elle-même, lorsque je l'ai eue au téléphone à l'occasion de cet article, m'a rapporté les rumeurs en cours...) : par exemple, on disait que tous les jours il y avait la police pour des histoires de bagarre, de vols...

Tous mes camarades de classe – à une exception près – partaient dans le privé, ou s'étaient débrouillés pour obtenir une dérogation afin d'entrer dans un collège public mieux coté. Mes parents pensaient qu'à force d'écarter les bons élèves de ce genre d'établissement, on en ferait un ghetto de plus. J'étais fière de leur choix.

À l'école, mes copines m'avaient prévenue : « Surtout, ne te fais pas percer les oreilles. Parce que, si tu vas “là-bas”, tu ne passeras pas une semaine avant qu’ils ne t'arrachent tes boucles d'oreilles. » Je suis entrée au collège, je me suis fait percer les oreilles, personne ne m'a jamais causé d'ennuis ! C'est là que j'ai découvert, pour la première fois, qu'entre la psychose des gens et la réalité, il y a souvent un monde...

Relativisons les choses : mon collège n'était pas comme ceux qu'Anne-Marie a l'habitude de côtoyer. La détresse y était moins criante. En plus, c'était à l'époque des classes de niveau.

Tiens, c'est amusant, ça. À l'époque le chef d'établissement disait respecter scrupuleusement les consignes sur l'hétérogénéité. Mais bien sûr, il y avait le jeu des options, d'heureux hasards qui faisaient qu'on pouvait parler de bonnes et de mauvaises classes...

Je m'étais retrouvée dans « la » bonne classe. Mais cet établissement avait son lot de gosses paumés, désorientés. On parlait au quotidien de violence, de racket, de désespoir.

Les profs avaient placé les « cas » les plus durs dans les meilleures classes. C'est ainsi qu'en sixième et en cinquième, j'ai côtoyé Christophe, une des terreurs

3. Rénovation des collèges : réforme entreprise par le ministère Savary. C'est au cours de la même période que la formation continue des enseignants du second degré a vu le jour.

du collègue. Un garçon beau comme un dieu – les midinettes l’avaient décrété sosie de Michael Jackson ! On éprouvait à la fois de la fascination et de la répulsion pour ce caïd qui faisait la loi dans la cour de récré. Sa famille était localement célèbre. Elle défrayait régulièrement la chronique au chapitre des faits divers – cambriolages, trafics de drogue, bagarres qui tournent mal...

Malgré le pseudonyme que lui a donné Juliette, j’ai immédiatement pu attribuer un visage, un prénom, un nom à ce « Christophe ». Ainsi qu’une famille, effectivement « bien connue des services de police », les grands frères de Christophe, mais aussi les sœurs, et je crois qu’on peut ajouter proxénétisme et prostitution au catalogue... Ce gamin était un terreur, malgré sa petite taille ; repéré dès son entrée en 6^{ème}, il avait désarçonné les collègues les plus aguerris. Même Didier, qui pourtant n’avait rien d’un prof chahuté, n’en venait pas à bout. Je n’ai eu Juliette qu’en 4^{ème}, et je n’ai pas eu Christophe. Mais je le connaissais !

En cours, Christophe était plutôt du genre réservé. Il restait reclus dans un coin, au fond de la classe. Jamais je ne l’ai vu sortir un cahier. Les profs avaient tous renoncé à le mettre au travail : quand l’un d’eux s’aventurait à faire une remarque, le mutisme de Christophe se transformait en une colère violente, avec cris et insultes.

La seule occupation du garçon, c’était de jeter des craies sur le prof dès que celui-ci avait le dos tourné. Un jour, une prof n’avait plus de quoi écrire au tableau. Elle a interpellé Christophe : « Tiens, Christophe, toi qui fais collection de craies, tu n’en aurais pas une rouge à me prêter ? » Alors, Christophe, sans un mot, a vidé ses poches. Il a choisi, consciencieusement, un échantillon de chaque couleur qu’il a remis avec déférence à la prof, devant une classe sidérée.

Il a fallu que Juliette m’aide un peu pour que j’identifie la prof en question : c’est une collègue qui a quitté l’établissement... Mais je n’ai pas été étonnée. Elle faisait partie de cette équipe dont Juliette parle plus loin.

À partir de ce jour, Christophe n’a plus jamais posé de problèmes dans ce cours-là. L’enseignante a même pu se permettre, une ou deux fois, une remarque. Je crois bien qu’il s’est mis à écouter le cours avec un semblant de curiosité. La prof s’était intéressée à lui, l’avait mis en valeur ; il pouvait bien le lui rendre en retour.

On ne saura jamais si cette anecdote aurait pu changer le comportement de Christophe, à long terme. Quelques semaines plus tard, il quittait le collège. Des bruits ont couru. Il aurait été placé en « maison de correction ». Les journaux ont confirmé, il était accusé de viol. Il avait quatorze ans.

Je ne peux hélas que confirmer à mon tour. Exit Christophe.

Avec cette histoire, j’ai acquis la conviction qu’il ne fallait jamais baisser les bras, même face aux cas les plus désespérés. J’ai découvert que, derrière les « têtes brûlées », se cachent souvent des enfants en soif de reconnaissance.

Des profs qui dérapaient, j’en ai croisé beaucoup. Il y avait ceux qui traitaient les élèves pas assez studieux de « déchets de la société », ou de « merde qu’on

écrase ». J'ai découvert la cruauté, de part et d'autre. Celle des profs qui ne savaient pas comment asseoir autrement leur autorité, et celle des élèves qui poussent à bout les profs ne parvenant pas à s'imposer.

J'ai compris à quel point la notion de compétence était subjective : j'ai eu des copines qui oscillaient, d'une année à l'autre, de la tête à la queue de la classe, en fonction des profs qu'elles avaient. Il suffisait, en effet, de leur donner confiance pour tirer le meilleur d'elles-mêmes.

À une moindre échelle, j'ai vécu moi-même cette situation en cours d'éducation physique. Le regard que les profs de sport portaient sur moi, leur façon d'évaluer et d'enseigner suffisaient à me transformer en la plus nulle ou la meilleure dans cette discipline.

J'ai compris, avec cette expérience, ce que voulait dire être dernier de la classe ; quand on se sent humilié, nul, rabaisé... Tout en sachant qu'en étant encouragé, on pourrait beaucoup mieux s'en sortir. Quand on ne finit pas par penser, à force de l'entendre, que l'on doit être effectivement bon à rien.

Ma scolarité dans un collège de mauvaise réputation a été pour moi une vraie chance. Parce que, en général, comme les cours ne tournent pas tout seuls, les professeurs sont obligés d'inventer de nouvelles façons d'enseigner pour motiver les élèves. Bien sûr, ce n'était pas toujours réussi ; on a parfois essayé les plâtres de nouvelles techniques. Mais, en général, les cours étaient plutôt moins ennuyeux que la moyenne.

Je l'ai bien dit : on était en pleine rénov-coll ! Juliette en a essayé, des plâtres, ceux de « la lecture de consignes »⁴, par exemple : je la revois, presque piégée par un exercice fait pour que les élèves prennent conscience qu'ils ne lisent pas les consignes. J'espère qu'au compte des innovations réussies, elle place le travail de groupe...

À l'époque, il y avait une petite équipe de profs remarquables, qui prenaient énormément d'initiatives. Ils avaient eu à cœur de rehausser l'image du collège. C'est ainsi que j'ai obtenu ma première étoile au ski, dans un voyage de classe autofinancé ; que j'ai animé mes premières émissions télévisées ; et que je suis allée interviewer le Premier ministre ! Aussi, c'est un peu à ces profs que je dois ma vocation de journaliste – faute d'avoir été douée en ski ! Ce sont eux qui m'ont mis le pied à l'étrier. Qui sait à côté de quoi je serais passée si j'avais été scolarisée dans un « meilleur » collège ?

4. *Recherches* n° 2, mai 1985, Marie-Michèle Cauterman et Bernard Graczyk.